



**HAL**  
open science

**Les désarrois de l'identité allemande dans Siegfried et le  
Limousin (1922) de Jean Giraudoux et Der Zauberberg (1924)  
de Thomas Mann**

Philippe Zard

► **To cite this version:**

Philippe Zard. Les désarrois de l'identité allemande dans Siegfried et le Limousin (1922) de Jean Giraudoux et Der Zauberberg (1924) de Thomas Mann. *Revue de littérature comparée*, 1998, 4, pp.509-534. <hal-04364974>

**HAL Id: hal-04364974**

**<https://hal.science/hal-04364974v1>**

Submitted on 27 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

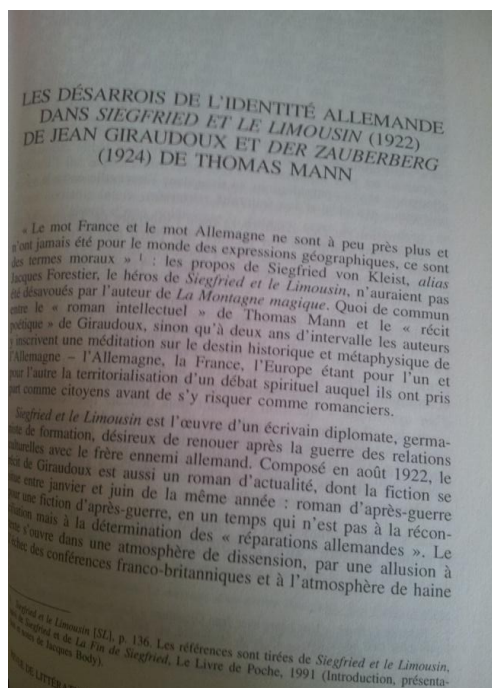
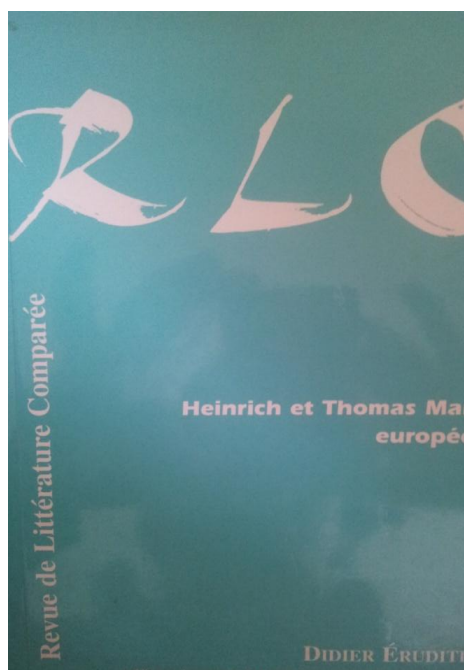
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Les désarrois de l'identité allemande dans *Siegfried et le Limousin* (1922) de Jean Giraudoux et *Der Zauberberg* (1924) de Thomas Mann

*Revue de Littérature comparée*, Didier Éruditions, n°4, octobre-décembre 1998, pp. 509-534.



“**L**e mot France et le mot Allemagne ne sont à peu près plus et n’ont jamais été pour le monde des expressions géographiques, ce sont des termes moraux... »<sup>1</sup> : les propos de Siegfried von Kleist, *alias* Jacques Forestier, le héros éponyme du roman de Giraudoux, *Siegfried et le Limousin*, n’auraient pas été désavoués par l’auteur des *Considérations d’un apolitique* (*Die Betrachtungen eines Unpolitischen*) et de *La Montagne magique* (*Der Zauberberg*). Quoi de commun entre le « roman intellectuel » de Thomas Mann et le « récit poétique » de Giraudoux, sinon qu’à deux ans d’intervalle les auteurs y inscrivent une méditation sur le destin historique et métaphysique de l’Allemagne – l’Allemagne, la France, l’Europe étant pour l’un et pour l’autre la territorialisation d’un débat spirituel auquel ils ont pris part comme citoyens avant de s’y engager comme romanciers.

*Siegfried et le Limousin* est l’œuvre d’un écrivain diplomate, germaniste de formation, désireux de renouer après la guerre des relations culturelles avec le frère ennemi allemand. Composé en août 1922, le récit de Giraudoux est aussi un roman d’actualité, dont la fiction se situe entre janvier et juin de la même année : roman d’après-guerre pour une fiction d’après-guerre, en un temps qui n’est pas à la réconciliation mais à la détermination des « réparations allemandes ». Le texte s’ouvre dans une atmosphère de dissension, par une allusion à l’échec des conférences franco-britanniques et à l’atmosphère de haine antifrançaise entretenue par la presse allemande. La fantaisie de la fable s’associe ainsi à un souci d’inscription historique, et ne fait rien pour éviter – en donnant au narrateur le prénom de l’auteur – un « effet autobiographique », qui confère au roman le statut d’un reportage. L’œuvre donne à lire, à travers le voyage de « Jean », la double postulation d’un intellectuel français soucieux de justifier sa patrie (par le tableau quelque peu partisan d’une Allemagne revancharde auquel répond l’évocation d’une France pacifique) mais aussi d’« attirer l’attention d’un certain public français sur la nécessité de reprendre contact avec l’Allemagne littéraire »<sup>2</sup>. L’impossibilité de faire le deuil de l’Allemagne tient ici lieu d’acte de foi : « désorienté sur [son] côté allemand et comme le chien auquel on a coupé à droite sa moustache antenne »<sup>3</sup>, Jean, retrouvant au premier chapitre son ami allemand Zelten après huit ans de guerre, parvient à reformer avec lui un « vieil attelage »<sup>4</sup> qui lui permet d’espérer que

---

<sup>1</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 136. Les références à l’œuvre de Jean Giraudoux sont tirées de *Siegfried et le Limousin*, suivi de *Siegfried* et de *La Fin de Siegfried*, Le Livre de Poche, 1991 (Introduction, présentation et notes de Jacques Body).

<sup>2</sup>Frédéric Lefèvre, « Une heure avec Jean Giraudoux », *Les Nouvelles littéraires*, 2 juin 1923, repris dans *Une heure avec...* 1<sup>e</sup> série, Gallimard, p. 149-150.

<sup>3</sup> *SL*, pp. 43-44.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 48.

ladite moustache « pourrait un jour repousser »<sup>1</sup>. L'enquête romanesque sur l'identité allemande et ses contradictions se situe dans l'intervalle entre la visée polémique et l'idéal d'une fraternité retrouvée.

La situation de *Der Zauberberg* dans l'itinéraire de Thomas Mann est autrement complexe. En premier lieu parce que la rédaction du roman s'étend de l'avant-guerre à l'après-guerre (de 1913 à 1924) et accompagne un tournant politique majeur : Thomas Mann, identifié durant le conflit mondial au courant le plus intransigeant de l'impérialisme allemand, amorce un rapprochement avec les principes républicains de l'Europe humaniste et se prononce en octobre 1922 en faveur de la République de Weimar. L'un des enjeux majeurs de l'étude du roman consistera alors à évaluer ses rapports avec l'engagement politique de l'auteur durant la guerre, tel qu'il s'exprimait notamment dans la rédaction (entre 1915 et 1918) des *Considérations d'un apolitique* – question d'autant plus délicate que, comme on le verra, le ralliement à la république ne se confond pas avec un reniement idéologique des positions antérieures. Dans *Der Zauberberg* le rapport à l'Allemagne, à la civilisation européenne, à la guerre, est nourri de tensions et de contradictions qui réfléchissent la lente et problématique évolution de l'écrivain.

La somme romanesque de Thomas Mann épouse le temps long de la grande Histoire : alors que *Siegfried et le Limousin* était placé sous le signe de la brièveté (rédaction rapide<sup>2</sup>, récit court, temps de la fiction resserré), le « Zeitroman » déploie sa fiction sur les sept ans qui précèdent la guerre, *terminus ad quem* de l'itinéraire de Hans Castorp ; tandis que le récit de Giraudoux évoquait les conséquences de la guerre fratricide entre la France et l'Allemagne, *Der Zauberberg* peut apparaître comme une réflexion sur ses conditions de possibilité. Enfin, si « l'attelage » franco-allemand était chez Giraudoux le centre quasi exclusif de l'attention (« la question franco-allemande est la seule question grave de l'univers »<sup>3</sup>), le champ de questionnement du roman de Thomas Mann s'élargit en un vaste « inventaire des problèmes européens depuis le tournant du siècle, mais [...] vus, sinon résolus par un témoin du cataclysme mondial et de ses répercussions en Occident »<sup>4</sup>. Après la guerre, ces deux romans se présentent comme deux tentatives de prendre de la hauteur (à défaut de pouvoir être vraiment « au-dessus de la mêlée »<sup>5</sup>), afin de chercher, à leur tour, une « clé de voûte pour l'Europe »<sup>6</sup>.

La confrontation entre les deux œuvres ne peut s'établir sur la base d'une véritable intertextualité, mais s'opérera plutôt de façon oblique. Il s'agit d'abord d'une polémique à distance entre le Giraudoux de 1922 et le Thomas Mann nationaliste de la guerre – redoublée par un dialogue interne à l'œuvre de Thomas

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, p. 52.

<sup>2</sup> Trois semaines, aux dires de Giraudoux ; en réalité, les premières ébauches remontent au début de 1922, le mois d'août 1922 ayant été plutôt celui de l'achèvement du roman.

<sup>3</sup> « Un passage », *Entr'acte*, Journal de la Compagnie de Louis Jouvet, mai 1928 (*Or dans la nuit*, p. 92).

<sup>4</sup> Georges Fourrier, *Thomas Mann. Le message d'un artiste bourgeois*, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Besançon), 1957, p. 312.

<sup>5</sup> Il s'agit, comme on le sait, du titre de l'intervention de Romain Rolland dans le *Journal de Genève* en octobre 1915, qui en fit le porte-parole du pacifisme européen.

<sup>6</sup> *SL*, p. 31.

Mann entre ses écrits de guerre et son roman européen. Au-delà cependant du débat idéologique, la configuration narrative des œuvres permet d'observer les lignes de fracture de l'identité allemande au sein de l'Europe, tantôt en mettant au jour la pluralité insaisissable des représentations de l'Allemagne (*Siegfried et le Limousin*), tantôt en éclairant les virtualités contradictoires et conflictuelles de la culture germanique (*Der Zauberberg*).

*Culture et civilisation : échos romanesques d'une querelle d'Allemands*

Dans le livre qu'il consacre à *Giraudoux et l'Allemagne*<sup>1</sup>, Jacques Body ne fait pas état de relations personnelles ou intellectuelles entre le romancier français et Thomas Mann. Ce dernier cependant est bien présent dans *Siegfried et le Limousin* : nommément d'abord – sous la forme d'une brève mention ; implicitement ensuite – mais dans le cadre d'un débat de fond.

L'un des axes de l'intrigue giralducienne est l'aventure politique de Zelten, l'ami du narrateur, instigateur d'un coup d'État à Munich. N'aurait-il manqué à l'éphémère dictature de Zelten que le soutien public des grandes consciences de l'époque ? « – Que fait Zelten ? – Que veux-tu qu'il fasse ! Il attend Kleist<sup>2</sup>, il attend Thomas Mann, il attend sa lettre de Gorki, sa lettre d'Anatole France ! »<sup>3</sup> L'unique mention directe de Thomas Mann dans le récit place l'écrivain en bonne compagnie, mais dans un contexte politique équivoque. La caution désirée est-elle celle de la conscience européenne (les prises de position de Thomas Mann à cette époque ne le laissent pas encore penser), du grand écrivain, ou du nationaliste allemand ? Dans sa confusion entre révolution, esthétique et morale, particularisme et universalisme, Zelten, rêveur inconséquent et artiste à ses heures, est au moins aussi « étranger à la politique »<sup>4</sup> que l'écrivain dont il espère l'appui. Jean Giraudoux savait-il par ailleurs que Thomas Mann avait été lui-même très indécis sur la position à adopter face à la république des conseils de Kurt Eisner (qui a vraisemblablement inspiré l'épisode Zelten)<sup>5</sup> ?

Moins directe, mais plus incisive, est la polémique à distance entre le roman de Giraudoux et les écrits de guerre de Thomas Mann, par l'intermédiaire d'une lettre fictive de Heine :

<sup>1</sup> Jacques Body, *Giraudoux et l'Allemagne*, Didier Érudition, 1975.

<sup>2</sup> Il ne s'agit évidemment pas de l'écrivain romantique, mais de Siegfried von Kleist, *alias* Forestier, devenu une autorité morale et juridique de l'Allemagne de Weimar.

<sup>3</sup> *SL*, p. 208.

<sup>4</sup> L'un des modèles probables de Zelten, le révolutionnaire d'inspiration anarchiste Erich Mühsam, mort en 1934 (v. J. Body, p. 255) n'est-il pas d'ailleurs l'auteur de *Unpolitische Erinnerungen* ? [Note supprimée dans la version publiée de l'article dans la *Revue de littérature comparée*]

<sup>5</sup> v. Hermann Kurzke (*Thomas Mann. Epoche- Werk-Wirkung*. 2. Auflage, C. H. Beck, 1991, p. 135) explique que Thomas Mann manifestait une certaine sympathie pour l'élément bolchevique, dans la mesure où il était anti-occidental, tout en le soupçonnant d'être une émanation des « littérateurs de civilisation » ; il accorde intellectuellement sa sympathie, en ces années, au « communisme allemand » ou au « socialisme national », tout en s'en défiant comme individu « bourgeois », au point d'être soulagé par l'écrasement de l'insurrection. [Note supprimée dans la version publiée de l'article dans la *Revue de littérature comparée*]

La culture, la civilisation ? [...] La culture est la superstition de la culture. Les pays de culture [...] imitent tour à tour chacune des rares nations auxquelles la chance, les dons, la persévérance ou la sagesse ont permis de donner une nouvelle forme à la dignité humaine, Grèce, France, ou Angleterre [...] Pour la civilisation, c'est le résultat de l'entente parfaite entre un climat, un peuple, et ces courants de richesses morales et matérielles qui disparaissent et apparaissent au cours de siècles dans les environs des mers tièdes. [...] La France est actuellement le pays le plus civilisé. Le Français a refusé ces missions fausses sur lesquelles l'Allemagne se précipite [...], d'être dieu, d'être mondial, d'être démon [...].<sup>1</sup>

L'arrière-plan de ce développement a été dûment établi<sup>2</sup>. Il s'agit en premier lieu d'une réponse à un article de Thomas Mann (« Pensées de guerre », « Gedanken im Kriege ») écrit en septembre et publié en novembre 1914 dans la *Neue Rundschau*. Thomas Mann y exposait avec feu « l'immense espérance », « le sentiment de purification, de libération » que faisait naître en lui l'entrée en guerre, dans laquelle il se plaisait à lire l'expression d'un antagonisme irréductible entre la « Zivilisation » (française, latine, occidentale) héritière du rationalisme et des Lumières, et la « Kultur » germanique. Le couple conceptuel culture/civilisation s'inscrit dans une série paradigmatique d'antithèses (partiellement issues de Nietzsche<sup>3</sup>) qui nourrissent la pensée de Thomas Mann : vie/esprit, dionysiaque/apollinien, morale/politique, État autoritaire/République bourgeoise... et bien sûr Allemagne/France. violemment pris à partie par Romain Rolland<sup>4</sup>, qui stigmatise son apologie fanatique du militarisme prussien, Thomas Mann reconduit, en les nuancant parfois, les termes de ce débat dans les *Considérations d'un apolitique*. Dans l'éternel combat de l'Allemagne contre l'esprit de Rome et de l'Occident (incarné par la raison politique, la démocratie, le littérateur de progrès, le pathos optimiste...), Thomas Mann sollicite à nouveau « l'antithèse souvent reniée et contestée par lâcheté et qui, cependant, est éternellement vraie, l'opposition entre la musique et la politique, entre l'âme allemande et la civilisation (*Deutschtum und Zivilisation*) »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup>SL, pp. 215-217.

<sup>2</sup>J. Body, *op. cit.*, p. 261-262.

<sup>3</sup>Rappelons que l'origine de la distinction entre nature et civilisation a été trouvée chez Nietzsche dans une note posthume de 1875-1876, où Thomas Mann peut lire, à propos d'une œuvre de Wagner : « *Les Maîtres Chanteurs* : le contraire de la civilisation, la manière allemande contre la française. » On retrouve l'antithèse sous une forme plus lapidaire dans la *Volonté de puissance* (« Kultur contra Zivilisation »). On serait bien en peine, cependant, de repérer dans ces quelques allusions la théorisation rigide et systématique du différend qui nourrira les querelles franco-allemandes dans les années suivantes, au point que la culture et la civilisation seront élevées au rang de catégories fondamentales de la psychologie des peuples. . [Note supprimée dans la version publiée de l'article dans la *Revue de littérature comparée*]

<sup>4</sup>Dans son article « Les Idoles » (*Journal de Genève*, décembre 1914) ; l'article est ensuite repris dans le recueil *Au-dessus de la mêlée* de 1915.

<sup>5</sup>Thomas Mann, *Considérations d'un apolitique*, trad. de L. Servicen et J. Naujac, Grasset, Paris, 1975, p. 116.

Ce débat présente à l'époque une actualité d'autant plus brûlante qu'au lendemain de la guerre paraît également l'œuvre maîtresse de Spengler – accueillie d'abord avec enthousiasme par Thomas Mann<sup>1</sup>, qui y trouve l'écho de ses propres *Considérations*. Il n'est fait aucune allusion directe à l'œuvre de Spengler chez Giraudoux, mais il est peu douteux que les figures (et les thèses) de Mann et de Spengler, du pamphlétaire nationaliste et du prophète de la décadence se confondent quelque peu dans la polémique engagée par la lettre apocryphe de Heine, à propos de laquelle Jacques Body observe que « la dureté de la réplique est d'autant plus remarquable que, sur le fond, les vues de Giraudoux s'accordaient assez bien » avec celles de Thomas Mann<sup>2</sup>.

De fait, les personnages de Giraudoux semblent se faire bien souvent le relais d'une psychologie comparée de la France et de l'Allemagne, dont les termes sont inscrits dans une longue tradition : d'une part, le « pays à idées claires »<sup>3</sup> – mais imperméable à l'irrationnel, à la passion et à la mystique – d'autre part « une conjuration poétique et démoniaque »<sup>4</sup>. La psychologie des peuples ainsi entendue, cependant, tournerait vite à l'exercice scolaire, au risque même de dégénérer en collection de stéréotypes – danger auquel le roman lui-même n'échappe pas toujours<sup>5</sup>. L'antithèse conventionnelle de la France classique et apollinienne et de l'Allemagne romantique et faustienne trouve pourtant des résonances plus précises dans les écrits de Thomas Mann. Les propos du prince Heinrich définissant la culture allemande comme la culture du paroxysme (« Tant c'est le paroxysme qui est normal en Allemagne, et non l'ordre ! »<sup>6</sup>) empruntent à l'auteur des *Considérations*, tout comme l'idée que l'état de guerre est coextensif à la germanité (« Entre la paix allemande et la guerre allemande, il n'y a pas, comme entre la paix française et la guerre française, une différence de nature, mais de degré »<sup>7</sup>) : l'auteur des *Pensées de guerre* n'avait-il pas lui aussi posé l'équation terrifiante de l'Allemagne, de l'art et de la guerre<sup>8</sup> ? Thomas Mann évoquait la culture comme une « sublimation du démoniaque » ; le pseudo-Heine observe que « le Français a refusé ces missions fausses sur lesquelles l'Allemagne se précipite [...], d'être dieu, d'être mondial, d'être démon »<sup>9</sup>. Certes l'idée que « l'Allemagne est le mouvement et la France le repos »<sup>10</sup> est mise sur le compte d'un Siegfried von Kleist endoctriné, mais rien ne permet

---

<sup>1</sup>Cet enthousiasme se confirme à la lecture de *Preußentum und Sozialismus* en 1919 ; les premières réserves apparaissent cependant dans le Journal de Thomas Mann en février 1920 ; le divorce intellectuel est consommé avec l'article *Über die Lehre Spenglers* en 1924 (soit l'année de la publication de *Der Zauberberg*), dans lequel il dénonce le « fatalisme » et le « défaitisme » spenglérien.

<sup>2</sup>J. Body, *op. cit.*, p. 262.

<sup>3</sup>SL, p. 250.

<sup>4</sup>*Siegfried*, p. 289.

<sup>5</sup>Comme le souligne Lionel Richard dans une récente étude : « Une Allemagne irréaliste », *Magazine Littéraire* (dossier Jean Giraudoux), n°360, décembre 1997, pp. 54-56.

<sup>6</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 133.

<sup>7</sup>*Ibid.*, p. 133.

<sup>8</sup>Thomas Mann, *Gesammelte Werke* in 13 Bänden, XIII, p. 530.

<sup>9</sup>SL, p. 217.

<sup>10</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 135.

d'imaginer que Giraudoux prenne réellement ses distances avec cette analyse – ratifiée, souligne malicieusement le narrateur, par des penseurs français aussi bien qu'allemands<sup>1</sup>. Sur le fond, Giraudoux romancier et Mann polémiste semblent se situer aux deux extrémités d'une antithèse dont ils s'accordent à reconnaître les paramètres.

De surcroît, certains des termes de l'antagonisme entre civilisation française et culture germanique sont reconduits à l'identique par Thomas Mann dans son roman de 1924. *Der Zauberberg* semble ne pas être totalement sorti de la polémique antifrançaise qui informait les *Considérations*. La discrétion de la France dans le roman (elle n'est représentée par aucun personnage) ne doit pas tromper : l'élément français est présent de manière latérale, à travers le rapport à la langue et l'idéologie de la « civilisation ». Au sanatorium le succès d'un livre traduit du français, *L'Art de séduire* (*Die Kunst, zu verführen*), renvoie au stéréotype d'une France galante, légère et hédoniste. Lors de la Walpurgisnacht, Hans Castorp déguise sa pensée allemande en mots français<sup>2</sup>, comme pour mieux s'en protéger, car « parler français, c'est parler sans parler, en quelque manière, – sans responsabilité, ou comme nous parlons en rêve. »<sup>3</sup> Pays de la parole reine, mais d'autant plus profuse qu'elle n'engage à rien, la France est la nation de la rhétorique.

Settembrini, humaniste, franc-maçon, voltairien, francophile, incarne fort bien le « rhéteur de civilisation » ou le « littérateur de progrès » qu'avaient violemment satirisé les *Considérations*. Exubérance italienne en moins, Settembrini aurait pu être français, tant il est occidental... Il permet au romancier de dépasser les enjeux conjoncturels et polémiques de la rivalité franco-allemande pour l'élargir à une réflexion plus générale sur cette Europe latine, cet esprit de « Rome » contre lequel se serait toujours dressée l'Allemagne<sup>4</sup>. La notion de « Zivilisation » dans le roman est presque systématiquement associée au triomphalisme lyrique, mais réducteur, de la raison politique européenne chez Settembrini, ou à des usages sociaux superficiels ou réifiés. Certains emplois du terme sont presque spenglériens : ainsi « l'atmosphère très civilisée du Berghof »<sup>5</sup> – établissement de mourants en sursis – suggère la confusion entre l'accomplissement du processus de civilisation et le stade avancé de la décomposition ; de même, la « civilisation internationale »<sup>6</sup> qui se presse dans les salles de cinéma n'est pas loin de la description spenglérienne des masses cosmopolites et déracinées, avides de pain et de jeux, peuplant la « grande ville mondiale », emblème de la civilisation déclinante.

---

<sup>1</sup>« Kleist se préparait d'ailleurs à parler ; à dire sur l'Allemagne sa pensée profonde, [...] qu'il croyait inspirée en lui par Mommsen et Treitschke, alors qu'elle l'était par Michelet et par Renan, avec des détails d'expression qu'il croyait empruntés à Dehmel ou Gottfried Keller et qui étaient du Toulet ou du Moréas, et parfois des hésitations, qu'il attribuait à Luther, à Hauptmann, mais qui lui venaient en fait de Montaigne ou de France... » (*Siegfried et le Limousin*, p. 134).

<sup>2</sup>MM, p. 498. ZB, p. 355 : « je parle allemand, même en français » [en français dans le texte].

<sup>3</sup>MM, p. 500. ZB, p. 356 [en français dans le texte]. Les références à l'œuvre de Th. Mann renvoient respectivement à la traduction de Maurice Betz (*Le Livre de Poche*) et à l'édition de poche allemande (*Fischertaschensbuch Verlag, Frankfurt, 1967*).

<sup>4</sup>Voir notamment le premier chapitre des *Considérations*, intitulé *Der Protest*.

<sup>5</sup>MM, p. 717. ZB, p. 525 : "die hochzivilisierte Atmosphäre des «Berghofs»".

<sup>6</sup>MM, p. 470. ZB, p. 335 : « internationale Zivilisation ».

La rigueur de l'antithèse étant posée, les deux romans cependant ne cessent d'en subvertir les fondements et l'axiologie implicite. La nation « poétique et démoniaque » est ainsi soumise dans *Siegfried et le Limousin* à une corrosive mise en perspective. Le tableau de l'Allemagne moderne est bien éloigné de l'imagerie médiévale ou romantique dans laquelle se complaisent les chantres de la germanité. Les enchantements de la nature ne masquent pas longtemps le visage d'un État productiviste, voué aux affaires, à l'industrie, à la technique et à la domination violente de la nature – grimaçant avatar du « faustisme » germanique. L'état des lieux s'aggrave encore lorsque le récit passe de la Bavière à la Prusse. L'épouvante de Siegfried (« Nourri dans le Moyen Âge, il était habitué à voir dans le plan primitif [...] de chaque cité [...] une réponse à des nécessités vitales ou à ces questions divines »<sup>1</sup>) lorsqu'il découvre Berlin vient de ce que « cette ville était le démenti le plus formel à tout ce que ses maîtres lui avaient affirmé de l'Allemagne ». Derrière l'Allemagne « éternelle » se dessine un pays emporté par la logique d'un mouvement historique où se brouillent sa personnalité culturelle et le sens même de sa vocation. L'unité du matériel et du spirituel, impliquée dans l'organicité de la cité médiévale, cède alors la place aux « maléfices »<sup>2</sup> modernes de la grande ville cosmopolite, avec son « architecture d'expositions universelles »<sup>3</sup>, vouée à l'or, à l'ambition et à l'éphémère<sup>4</sup>, l'éphémère<sup>4</sup>, où le temps est rythmé « non par le calendrier et ses saints [...] mais par le taux de change que donne son journal »<sup>5</sup>, et où « le patriotisme est un sentiment périmé »<sup>6</sup>. Comme si une perspective spenglérienne venait apporter son correctif historique (et pessimiste) à une vision par trop intemporelle de l'âme des peuples : l'Allemagne est à son tour entraînée dans un processus de désenchantement « civilisationnel ». De même, dans *Der Zauberberg*, le tableau du port industriel de Hambourg, d'une ville capitaliste, bourgeoise et affairée, oublieuse de toute transcendance, ne différencie nullement l'Allemagne de la civilisation européenne moderne<sup>7</sup>.

Dès lors, que valent encore les distinctions initiales entre la culture allemande et la civilisation française ? La représentation d'une Allemagne romantique est-elle autre chose que la crispation sur une identité révolue, sinon même l'institution d'une identité imaginaire ? L'argument majeur de la lettre de « Heine » – « la culture est la superstition de la culture » – a le mérite de soulever un vrai problème : penser (et figer) la « culture » germanique suppose chez les hérauts de la germanité une conscience de soi et, donc, une distance à soi (repérable dans l'imposition de modèles étrangers et non reconnus) qui semblent contradictoires avec la revendication de

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, p. 171-172.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 172.

<sup>3</sup>*Ibid.*, p. 172.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 174.

<sup>5</sup>*Ibid.*, p. 174.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 175.

<sup>7</sup>v. H. Kurzke, *op. cit.*, p. 132 : « Der Kampf gegen England symbolisiert den Geisteskampf gegen Kapitalismus, der Kampf gegen Frankreich den gegen die Aufklärung und die Politik. [...] Daß auch Deutschland kapitalistisch, materialistisch, aufklärerisch-utilitaristisch ist, weiß er nur manchmal ». Hans Castorp le sait tout particulièrement, qui déserte sans remords la société qui l'attend. [Note supprimée dans la version publiée de l'article dans la *Revue de littérature comparée*]

présence immédiate à soi-même et d'authenticité spirituelle contenue dans le concept de culture. La lettre du pseudo-Heine retourne en faveur de la « civilisation » le privilège de l'authenticité, et renvoie la culture au comble de l'artificialité et du volontarisme.

C'est ainsi que le roman, qui joue en virtuose de la psychologie comparée de la France et de l'Allemagne, se plaît à un jeu d'oppositions à fronts renversés. Zelten annonçait déjà le paradoxe douloureux qui condamnait les Allemands « diaboliques et romantiques » à une vie prosaïque et gratifiait le « petit bourgeois français » d'une existence romanesque<sup>1</sup>. C'est à Paris, non en Allemagne, que la nature se réenchante et que ressuscite le génie des lieux, que les montagnes reprennent « leur vraie hauteur, le Mont-Rouge plus haut que le Mont-Parnasse, le Chaut-Mont moins haut que le Mont-Martre »<sup>2</sup>. Le séjour des personnages à Sassnitz, surtout, est l'occasion d'un renversement axiologique au terme duquel c'est à la Française Geneviève qu'il revient de nouer avec le monde une relation privilégiée, sans rien qui pose ou qui pèse, quand tous les efforts d'Éva pour réenchanter les lieux n'aboutit qu'à un merveilleux de pacotille<sup>3</sup>. Comble d'humiliation pour celle qui s'est dévouée à la figure de Siegfried-Sigurd, celui qui comprend le langage des oiseaux, ceux-ci restent sourds à ses appels et acclament Geneviève<sup>4</sup>. Plutôt que de reconduire une opposition statique, le roman suggère comme un passage de relais au terme duquel la France pourrait bien concurrencer l'Allemagne sur son propre terrain, en restaurant l'authenticité d'une relation poétique au monde, que l'Allemagne est en train de perdre au profit d'une relation hystérique à elle-même. Juste retour des choses, du reste, puisque Zelten lui-même rappelait aux Français que leur nation n'avait pas toujours été cette « institution à peu près purement humaine » qui a banni « les forces poétiques et diaboliques » au bénéfice de son voisin allemand : « Quand Swedenborg mourut, c'est à la France qu'il remit la direction des forces spirituelles de la planète »<sup>5</sup>.

La fable de Giraudoux ne cesse de brouiller les cartes, au point que l'enquête sur l'identité allemande tourne bientôt à la confusion générale. Tour à tour une série de personnages très différents sont présentées comme les incarnations privilégiées de l'âme allemande : au couple emblématique formé par le prince Heinrich et Siegfried s'ajoute le romantique Zelten, désigné dès le début du roman comme le représentant, – ou le survivant anachronique ? – de la « vraie Allemagne »<sup>6</sup>. Le texte multiplie sur l'identité allemande des assertions parfaitement contradictoires<sup>7</sup> (Allemagne francophobe ou francophile, idéaliste ou matérialiste, pacifiste ou belliqueuse) sans chercher à les synthétiser, mieux : en faisant de ce principe de contradiction la vérité profonde de ce pays. Dans sa lettre, le pseudo-Heine observait, chez les Allemands, « des vérités opposées, qu'ils invoquent selon les occasions ; ce qui les rend, non pas

---

<sup>1</sup>SL, p. 52.

<sup>2</sup>Ibid., p. 65.

<sup>3</sup>Ibid., p. 195.

<sup>4</sup>Ibid., p. 197.

<sup>5</sup>Ibid., p. 60-61.

<sup>6</sup>Ibid., p. 45.

<sup>7</sup>J. Body, *op. cit.*, p. 266

menteurs, non pas hypocrites, mais convaincus successivement et même à la fois de la primauté du droit, de la force, de la faiblesse, des bienfaits de la surpopulation ou de la stérilité »<sup>1</sup>. Multiplicité insaisissable de l'Allemagne jugée par l'un des siens : la fiction des lettres autographes semble donner raison au prince Heinrich qui rappelle qu'« aucun juge n'a jamais été plus sévère pour l'Allemagne [...] que l'Allemand lui-même »<sup>2</sup>.

Thomas Mann serait-il devenu à son tour, dans *Der Zauberberg*, un censeur de la culture allemande ? La formulation serait sans doute trop abrupte pour rendre compte de la complexité des évolutions. Il est sûr en revanche que la polémique engagée par Giraudoux avec le Thomas Mann des années de guerre trouve des prolongements dans le dialogue que l'écrivain allemand noue avec lui-même dans sa somme romanesque. Encore faut-il prendre garde que la mise à distance des mythes identitaires de la germanité résulte d'un double changement de perspective : le lent cheminement d'une pensée politique qui esquisse un rapprochement avec l'Ouest, mais aussi la logique interne d'une esthétique romanesque fondée sur l'ironie. Tout ce qui, dans les écrits de guerre, avait le statut dogmatique d'une prise de parti se retrouve problématisé par le jeu de l'écriture.

Dans le roman, c'est à Peeperkorn, grand-prêtre dionysiaque et charismatique de la vie sensible, qu'il revient donc d'incarner le principe de la « Kultur ». L'antagonisme entre Settembrini et Peeperkorn correspond précisément à la ligne de fracture entre une philosophie de l'esprit (ou du verbe) et une philosophie de la vie. Ainsi, par exemple, l'idée coloniale, qui avait trouvé en la personne de Settembrini un avocat, au nom de la mission civilisatrice de l'Occident, ne semble plus chez Peeperkorn que le déploiement d'un dynamisme créateur ; s'opère ici le passage d'un modèle rationaliste et civilisationnel (Settembrini) à un modèle vitaliste et culturel de l'expansion (Peeperkorn). De même, Siegfried von Kleist justifiait l'impérialisme allemand en opposant « l'amour platonique »<sup>3</sup> de la France pour le monde à « l'amour physique de la planète »<sup>4</sup> propre aux Allemands.

Pour autant le Hollandais correspond-il à la « première figure d'accomplissement hors de la chute »<sup>5</sup> dans l'œuvre de Thomas Mann ? Rien n'est moins sûr. Peeperkorn est un grand malade, et l'expérience humiliante de l'impuissance finit par disqualifier le personnage, contraint d'avouer « la défaite du

---

<sup>1</sup>SL, p. 215. Est-ce cette faille identitaire qui explique aussi cette ironie de l'histoire culturelle allemande, qui dépossède le pays de ses grands hommes ? « C'est le destin de l'Allemagne de ne créer, pour exprimer ce qu'est l'Allemagne, que des génies médiocres, et de donner au monde ses génies », p. 188. À la célébration manquée de Goethe (un centenaire artificiellement anticipé de dix ans), convoqué vainement par ses idolâtres comme un ultime recours aux désarrois de la nation allemande (« Goethe se déroba », p. 187), le narrateur oppose le centenaire de Molière en France, occasion d'une concorde internationale (p. 188-189). [Note supprimée dans la version publiée de l'article dans la *Revue de littérature comparée*]

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 132.

<sup>3</sup>SL, p. 137.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 136.

<sup>5</sup>Odile Marcel, *La maladie européenne. Thomas Mann et le XXe siècle*, coll. Questions, PUF, 1993, p. 238.

sentiment devant la vie »<sup>1</sup> et de s'incliner devant « le désespoir infernal, le crépuscule du monde »<sup>2</sup>. Si le principe occidental de civilisation menace ruine par sa tendance à pétrifier la profusion vitale dans des usages sociaux et des formes trop raisonnables, le principe germanique de la culture, livré à ses seules forces, n'en court pas moins à la débâcle : Peeperkorn « incarne le gaspillage de forces de l'Allemagne. Pensez à la guerre de Trente Ans, pensez aussi à la Grande Guerre »<sup>3</sup>.

Plus généralement, il n'est pas une seule des valeurs traditionnellement associées la « Kultur » germanique – l'irrationnel, la musique, la guerre... – qui ne se trouve soumise à une réévaluation critique dans le roman.

Ainsi la critique du réductionnisme rationaliste des Lumières se maintient-elle ; mais elle s'accompagne en retour d'une rigoureuse distance éthique à l'égard des dérives irrationnelles, à commencer par celles que mettent en scène les scabreuses séances de spiritisme auxquelles officie le Dr Krovovski<sup>4</sup>, expériences paroxystiques de nécromancie qui pourraient être le prolongement lointain de l'idéal romantique d'une toute-puissance de l'esprit sur la matière, et d'un dépassement du dualisme cartésien. (Zelten, dans le roman de Giraudoux, n'est-il pas lui aussi doté d'un « pouvoir magnétique » d'« hypnotiseur »<sup>5</sup>, convaincu des possibilités illimitées de la transmission de pensée<sup>6</sup> ?) La brutalité avec laquelle Hans Castorp interrompt la séance au cours de laquelle apparaît le spectre de Joachim ne se confond cependant pas avec la fin de non-recevoir qu'opposait Settembrini à l'occultisme : elle procède plutôt d'un sentiment de piété envers les morts et d'une répugnance à l'égard des profondeurs obscures ; il s'agit d'une récusation morale plus que d'une réfutation intellectuelle.

À la fin de son séjour<sup>7</sup> Hans Castorp s'adonne jusqu'à l'abrutissement aux sortilèges de la musique – jamais la racine *Zauber* n'est plus employée que dans cet épisode – passion allemande qui anesthésie son sens moral et son esprit critique, comme s'il ne découvrait, dans les hauteurs géniales de Davos, que les potentialités de sa culture en quelque sorte soustraites au contrepois de la plaine européenne. La méfiance envers la musique affichée dès le début du roman par l'humanisme un peu étroit de Settembrini – elle est « politiquement suspecte »<sup>8</sup>, car elle est l'art de « l'informulé, de l'équivoque, de l'irresponsable »<sup>9</sup> – trouve alors une forme paradoxale de légitimation. Même sous une forme caricaturale, l'humaniste Settembrini semble détenir cette fois sa part de vérité. Moment critique d'un itinéraire, *Der Zauberberg* se situe entre l'apologie de l'âme musicienne de

---

<sup>1</sup>MM, p. 813. ZB, p. 597 : « die Niederlage des Gefühls vor dem Leben ».

<sup>2</sup>MM, p. 813. ZB, p. 597 : « die höllische Verzweiflung, der Weltuntergang ».

<sup>3</sup>T. Mann, *Questions et réponses*, Belfond, 1986, p. 54. On sait par ailleurs que le personnage de Peeperkorn a été en grande partie inspiré par Gerhardt Hauptmann, érigé pendant les années de guerre comme l'un des représentants de la *Kultur* allemande.

<sup>4</sup>Dans l'épisode « Doutes suprêmes » (« Fragwürdigstes »).

<sup>5</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 47.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 59.

<sup>7</sup>dans l'épisode « Flots d'harmonie » (« Fülle des Wohllauts »).

<sup>8</sup>MM, p. 166. ZB, p. 117 : « politisch verdächtig ! »

<sup>9</sup>MM, p. 171. ZB, p. 120 : « das halb Artikulierte, das Zweifelhafte, das Unverantwortliche »...

l'Allemagne dans les *Considérations* et la critique du démoniaque virtuellement présent dans le génie musical (*Doktor Faustus*).

Le traitement du thème de la guerre achève de marquer la distance entre l'auteur des essais nationalistes et le romancier. Thomas Mann a d'abord vu dans le conflit mondial l'occasion de faire triompher la culture germanique sur les valeurs déclinantes de la civilisation latine. Dans une certaine mesure, le « coup de tonnerre » (*Donnerschlag*) qui s'abat sur l'Europe la réveille de sa torpeur et libère le jeune héros de sa fascination morbide : en ce sens, la conclusion du roman semble conforme à l'idéologie du polémiste. Pourtant la guerre racontée par le roman se présente sous un jour fort différent du discours belliciste des pamphlets. L'ironie persistante du narrateur désamorce d'emblée toute velléité apologétique. Dans la confusion du champ de bataille, ce n'est plus que cadavres amoncelés, jeunes gens « confondus et anéantis »<sup>1</sup> ; l'horizon moral ou mystique de la guerre est évacué au profit d'une évocation d'un champ de bataille confus et les condamnés à mort semblent moins sacrifiés à l'autel d'une grande idée que livrés sans apparence de raison à la contingence la plus intolérable. Thomas Mann y insère, sur le tard, une allusion au « songe d'amour »<sup>2</sup> de Hans Castorp dans *Neige* – celui de l'heureuse communauté humaine qui constitue l'horizon utopique et hypothétique de sa pensée<sup>3</sup>. Jean Giraudoux avait inscrit lui aussi, au cœur de son roman, sa profession de foi : « Je ne veux pas mourir avant d'avoir revu l'Europe heureuse. »<sup>4</sup>

« Thomas Mann a-t-il été conscient du fait que *La Montagne magique* représentait ce qu'on pouvait imaginer de plus radical comme réfutation des *Considérations d'un apolitique* ? »<sup>5</sup> se demande Hans Mayer, dans une formulation sans doute excessive. La pensée des *Considérations* irrigue encore le roman de 1924, mais au prix d'infléchissements éthiques et esthétiques. Réévaluation à la hausse de l'héritage humaniste de la civilisation européenne (malgré ses ridicules ou ses aveuglements, Settembrini est doté d'une envergure romanesque et d'une dignité morale qui le conduisent bien au-delà de la caricature), distance critique nouvelle à l'égard des puissances de l'irrationnel et des potentialités démoniques de la culture germanique, suspension ironique du jugement : l'avocat de la germanité s'est fait, dans *Der Zauberberg* le romancier de la crise des valeurs.

### *Du bon usage de l'amnésie*

L'affrontement entre la culture germanique et la civilisation européenne ne masque pas longtemps les contradictions propres d'une nation déchirée. La méditation sur l'identité allemande épouse, dans les deux romans, le destin singulier d'un personnage à l'identité problématique : les sept ans passés par Forestier

<sup>1</sup>MM, p. 1015. ZB, p. 756 : « vermengt und verschwunden ».

<sup>2</sup>MM, p. 1016. ZB, p. 757 : « ein Traum von Liebe ».

<sup>3</sup> Le rêve dans la neige de Hans Castorp (ainsi que la dernière phrase du roman qui y fait référence) est est une « utopie » tardivement insérée par Thomas Mann dans le roman, consécutive à son ralliement à l'idée républicaine et démocratique.

<sup>4</sup>Siegfried et le Limousin, p. 158.

<sup>5</sup>Hans Mayer, *Thomas Mann*, PUF, coll. Questions, 1994, p. 573.

(Siegfried) en Allemagne comme les sept ans de Hans Castorp en Suisse circonscrivent un itinéraire où la germanité se révèle soit par excès, soit par défaut, à travers les motifs de l'amnésie et de la rupture généalogique.

Forestier est d'abord un sinistré de la mémoire, qui a perdu la totalité de ses souvenirs français. Le blessé de guerre recueilli par l'Allemagne est vierge de tout passé et sa renaissance au monde se confond avec sa naissance à l'Allemagne, incarnée par l'infirmière allemande Éva von Schwanhofer – que son prénom même voue à éduquer le nouvel Adam. L'amnésie est ici l'expérience d'une disponibilité inouïe, qui soumet Forestier à une germanisation à marche forcée. Sur la *tabula rasa* de sa conscience s'édifie ainsi comme « l'idéal-type » d'une Allemagne – à tout le moins l'image idéale que l'Allemagne aime à se donner d'elle-même. Le double parrainage, légendaire, de Siegfried et, historique, de Kleist corrobore cette articulation essentielle entre l'amnésie et l'identification à son nouveau pays. Dans la référence à Kleist se confondent, dans le goût allemand, la tragédie d'un génie romantique et l'exemple d'un farouche patriotisme. Le mythe de Siegfried conjoint quant à lui la blessure des origines et la profondeur d'un enracinement national : il évoque le roman familial d'un personnage aux origines obscures (de parents inconnus, mais sans doute de prestigieuse lignée, Siegfried est éduqué par un forgeron), une légende héroïque enracinée dans la tradition médiévale ainsi que les fastes wagnériens, qui font du héros la quintessence de la culture germanique. Le mythe de Siegfried, médiéval et romantique, unit ainsi en une alliance étroite Au chapitre IV, le défilé rituel et vain des parents de disparus venus « reconnaître » leur fils éventuel dit encore la singularité de l'appartenance de Siegfried-Forestier à l'Allemagne : fils de personne, il devient l'enfant adoptif de toute l'Allemagne qui le vénère comme son grand homme.

S'inscrivent alors dans la fiction de Giraudoux deux définitions complémentaires (à moins qu'elles ne soient concurrentes) de l'âme allemande, incarnées respectivement par le prince Heinrich et par Siegfried. Le premier illustre l'enracinement millénaire de l'Allemagne : « J'appartiens depuis douze cents ans au plus petit État de l'Allemagne, j'en connais chaque artisan, chaque cultivateur, j'étais appelé un jour à en devenir le souverain »<sup>1</sup> ; le second est « l'Allemand idéal, il n'est ni fils de Prusse, ni de la Bavière, ni de Bade. Son infortune lui a du moins valu d'être l'unique représentant réel d'une race qui compte soixante millions de défenseurs »<sup>2</sup>. Deux Allemands « aux deux extrémités de l'Allemagne » et qui en constituent par cela même l'illustration plénière : l'un par le lent travail de sédimentation historique, d'imprégnation et d'identification au pays réel ; l'autre parce qu'il constitue la réalisation quasi expérimentale d'une germanité définie *a priori* à partir d'une nation idéale préservée de toute impureté empirique.

Hans Castorp présente quant à lui un profil narratif qui en fait presque le symétrique de Forestier. Les sept ans au Berghof du jeune Allemand sont pour lui l'occasion d'une dépersonnalisation d'un autre genre. Le spectre de la dégermanisation (« *Entdeuschung* »), qui hantait les *Considérations*, trouve dans *Der*

---

<sup>1</sup>*SL*, p. 132.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 132.

*Zauberberg* un écho singulier. Tandis que l'histoire de Forestier est celle d'un Français germanisé à son insu, celle du héros de Thomas Mann est l'aventure d'un Allemand partiellement arraché à sa germanité pour être immergé dans un milieu cosmopolite. Au contact du sanatorium, celui qui était défini dans les premiers chapitres du roman comme « un produit authentique et non adultéré de ce sol »<sup>1</sup>, héritier des traditions vénérables de la classe dominante (la bourgeoisie patricienne de la Hanse), subira dans les hauteurs de Davos, comme Forestier, un processus de soustraction (il perd une à une chacune de ses déterminations).

L'amnésie de Siegfried relevait cependant d'un traumatisme que le personnage subissait à son corps défendant. Le déracinement de Hans Castorp semble correspondre à sa structuration interne, sinon même répondre à ses vœux secrets. Le jeune homme est un orphelin de père et de mère, prédisposé à la rupture des attaches généalogiques ; il est aussi le futur ingénieur, « un homme du commerce mondial et de la technique »<sup>2</sup>, destiné sans doute à bousculer l'étroitesse des traditions locales. Avant même de découvrir le monde d'en haut, « Hans Castorp, cette page encore vierge »<sup>3</sup> est à distance du monde d'en bas. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il s'engage au Berghof dans un processus d'amnésie volontaire, interrompant toute correspondance avec sa famille, oubliant jusqu'à son âge<sup>4</sup>... et sa patrie.

Si le parrainage mythique de Forestier est celui de Siegfried, il ne fait pas de doute que Hans Castorp, futur ingénieur de la marine (« *Schiffsbaumeister* »), est placé sous le signe d'Ulysse, autre constructeur de bateau. Certes, il s'agit alors d'un Ulysse au petit pied, toujours menacé de succomber aux tentations ou de connaître le sort de ses compagnons : perdre son humanité en se transformant en cochon dans l'île de Circé<sup>5</sup>, s'attarder sept ans sur l'île de Calypso, se laisser prendre au chant des sirènes, « oublier le retour » en s'égarant au pays des Lothophages, s'oublier lui-même au royaume des Ombres<sup>6</sup>... mais, malgré toutes ses faiblesses, il reste l'acteur d'un voyage initiatique qui le fait accéder à une expérience du monde élargie. Les œuvres de Giraudoux et de Thomas Mann mettent chacune en scène les désarrois d'une conscience devenue amnésique et orpheline. Les leçons divergent néanmoins sensiblement. Le Français Forestier n'oubliait sa patrie que pour s'enfermer dans un autre mythe national ; l'Allemand Hans Castorp ne désinvestit sa patrie que pour accéder à une forme singulière de l'universel, incarné dans un héros érigé en archétype de la conscience européenne. Le Français qui se germanise subit une aliénante dépossession ; l'Allemand qui s'européanise découvre un nouveau monde.

Les stratégies narratives elles-mêmes permettent de préciser, jusque dans l'analogie des scénarios, cette différence de statut. Français par son origine, allemand par son instruction, Siegfried-Forestier devient le champ de bataille de la France et de l'Allemagne, *via* la concurrence des personnages qui se le disputent : rivalité d'Éva, l'éducatrice allemande, et de Jean, l'ami français (« Au lieu de se livrer dans l'âme de

<sup>1</sup>MM, p. 49. ZB, p. 34 : « ein unverfälschtes und rechtschaffenes Erzeugnis hiesigen Bodens ».

<sup>2</sup>MM, p. 57. ZB, p. 40 : « ein Mann des Weltverkehrs und der Technik ».

<sup>3</sup>MM, p. 57. ZB, p. 40 : « Hans Castorp, das unbeschriebene Blatt ».

<sup>4</sup>MM, p. 130. ZB, p. 91 ; et aussi p. 780/572.

<sup>5</sup>MM, p. 369. ZB, p. 262.

<sup>6</sup>MM, p. 89. ZB, p. 62.

Kleist, le combat continuait en dehors de lui, entre Éva et moi »<sup>1</sup> ; rivalité féminine d'Éva et de Geneviève, l'une et l'autre promues emblèmes de leur nation (« Je sentais l'affection de Kleist vaciller entre les deux femmes, et il s'étonnait que ce fût avec quelque angoisse, ne se doutant pas, tant chacune en était la fille, qu'il hésitait entre deux pays »<sup>2</sup>). Il s'agit alors de déterminer l'identité authentique de Siegfried-Forestier, de lui donner un « nom ». Tel est le dernier mot du texte, qui conclut un lent travail sur le nom propre : l'énigmatique S.V.K. se révèle Siegfried von Kleist (saturé de germanité) pour se réduire sobrement à l'une de ses composantes (Siegfried ou Kleist) avant de revenir à l'évidente simplicité de Forestier. Le personnage doit être *in fine* identifié, rattaché à l'un ou à l'autre pays ; la lutte d'influence entre Éva et Geneviève se présente comme une pure et simple alternative : il faut qu'il y ait un vainqueur et un vaincu dans ce qui apparaît, sur un mode certes euphémisé, comme la poursuite par d'autres moyens de la guerre franco-allemande.

Privé de tout ancrage, rendu à une disponibilité enivrante, Hans Castorp est soumis lui aussi à des influences concurrentes qui, plus encore que chez Giraudoux, nourrissent les enjeux de la fiction. Le premier duel est celui de Settembrini et de Clawdia Chauchat, l'humaniste et la femme aux « yeux bridés » ; un peu plus tard, les éducateurs Naphta et Settembrini se disputent l'âme de Hans Castorp « comme Dieu et le diable faisaient de l'homme au Moyen Âge »<sup>3</sup> ; l'intrusion de Peepkorn achève de faire du jeune homme un champ d'influences contradictoires. Cependant, à la différence du roman de Giraudoux, la complexité de la configuration (Est et Ouest, vie et esprit, féminin et masculin) rend inacceptable, pour Hans Castorp, l'hypothèse d'un ralliement unilatéral et le condamne finalement à une inconfortable liberté – équivalent existentiel de « l'ironie » du créateur, qui embrasse toutes les représentations du monde sans s'inféoder à aucune –, à une indécision qui le renvoie aux virtualités de sa propre culture.

### *Was ist deutsch ?*

L'acculturation de Forestier-Siegfried s'apparente plus à un lavage de cerveau qu'à une fécondation mutuelle du génie français et du génie allemand. Certes la leçon du roman peut sembler au premier abord plus ambiguë. La fulgurante métamorphose de Forestier, devenu en quelques années le porte-parole le plus autorisé de son nouveau pays, peut d'abord laisser supposer une saisissante perméabilité spirituelle entre les deux nations. De même la récurrence de certains motifs baroques, comme les jeux de miroir et surtout le travestissement (masques, faux noms, bal des invertis...), pourrait suggérer qu'il n'existe que des identités flottantes, des rôles disponibles que seuls le hasard et l'histoire se chargeraient de répartir. Enfin, l'évidente relation de dédoublement ou de gémellité entre les deux

---

<sup>1</sup>SL, p. 184.

<sup>2</sup>Ibid., p. 186

<sup>3</sup>MM, p. 688. ZB, p. 503 : « wie Gott und Teufel um den Menschen im Mittelalter ».

amis d'enfance Jean et Forestier<sup>1</sup> laisse à penser que la France et l'Allemagne ne sont jamais que les deux moitiés de l'âme, qu'il s'agirait de réunifier. Pourtant, résistance intime de Giraudoux ou restes d'une guerre encore mal éteinte, le roman semble finalement pencher vers une tout autre leçon.

Déjà le professeur Schmeck expliquait au narrateur que Siegfried-Forestier n'était précieux pour l'Allemagne qu'à proportion de sa singularité ; c'est moins son assimilation à un modèle allemand que ce qui lui reste, à son insu, d'idiosyncrasie française (en l'occurrence : « sa logique et son intuition sans précédent en Allemagne »<sup>2</sup>) qui le rend indispensable à sa nouvelle nation, au moment où celle-ci cherche à se doter d'une constitution moderne, c'est-à-dire d'une véritable pensée juridique et politique<sup>3</sup>. Le pays de Kant voué à rester privé de toute faculté critique, condamné à ravir un étranger ces précieux dons qu'une mystérieuse fatalité lui interdit ! La différence de nation – de nature ? – entre Forestier et ses supposés compatriotes se manifeste d'abord aux Allemands avertis, avant de se révéler à l'intéressé : lorsque Zelten lui dévoile qu'il n'est pas allemand, le coup de poignard est aussi une libération ; il vient mettre un terme au malaise grandissant du personnage devant l'irrationalité des passions politiques allemandes ; dans sa lettre d'adieu à l'Allemagne, Forestier reconnaît qu'il a été « un élément étranger en Allemagne », par sa « manie de ne pas croire les journaux, ce besoin d'avoir les cheveux non rasés, d'exiger une preuve à toute affirmation, un statut précis aux relations des États avec l'Empire et du cœur avec les sens. »<sup>4</sup>

On ne saurait mieux exprimer l'essentialisme giralducien. Forestier a beau avoir perdu tout souvenir de son passé français, la greffe ne prend pas. L'Allemand idéal, ou l'idéal allemand, que Siegfried était programmé pour incarner, se brise devant l'évidente incongruité de l'imposture : un Français déraciné ne peut incarner qu'une Allemagne abstraite<sup>5</sup>. Le pur Allemand Siegfried vanté par le prince Heinrich n'était qu'un artefact, comme le déplorera Zelten dans la version dramatique de 1928<sup>6</sup>. Ainsi, par un de ces paradoxes dont le romancier a le secret, la métamorphose de Forestier en Allemand, au lieu de témoigner de la porosité des cultures, en corrobore l'étanchéité. Aucune scène ne le montre plus sûrement que celle où Siegfried – observé clandestinement par son ami Jean – s'habille « à l'allemande »<sup>7</sup>. La confusion entre habillage et travestissement y est à son comble. Le vêtement, au lieu de

---

<sup>1</sup>SL, p. 103 et surtout p. 141.

<sup>2</sup>Ibid., p. 155.

<sup>3</sup>Ibid., p. 155-156.

<sup>4</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 249. Sans doute faut-il lire dans l'allusion de Forestier à la syntaxe allemande (rouler le verbe à la fin) une réminiscence de ce que Madame de Staël écrivait dans *De l'Allemagne* : en allemand, la position du verbe à la fin de la phrase dans les subordonnées impose d'écouter une phrase jusqu'au bout avant d'en comprendre le sens, interdisant par là cet art bien français de la conversation qui consiste à anticiper les idées de son interlocuteur en lui coupant la parole...

<sup>5</sup>« Siegfried n'est pas un Allemand, c'est une façade allemande » (J. Body, *op. cit.*, p. 226).

<sup>6</sup> *Siegfried*, I, 2, p. 289 : « L'Allemagne de ton Siegfried ! Je la vois d'ici. [...] Un pays distribué en départements égaux, dont les seules aventures seront les budgets, les assurances, les pensions, bref une nation comme lui théorique, sans mémoire et sans passé. Ce fils du néant a une hérédité de comptable, de juriste, d'horloger. »

<sup>7</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 98-99.

marquer la coïncidence entre l'être et le paraître, devient ici la démonstration d'un écart ontologique. Claude-Edmonde Magny a parfaitement montré que, pour le romancier « platonicien » qu'est Giraudoux l'antithèse visait à « rendre plus manifeste l'essence d'un objet par l'opposition avec ce qui n'est pas lui, d'en aviver les caractères par le contraste » ; lorsque Siegfried s'habille, « son essence profonde, authentique, celle de Jacques Forestier, se recouvre peu à peu de vêtements d'emprunt, fournis par l'Allemagne ; mais elle n'en ressort que mieux, avivée par le contraste »<sup>1</sup>. Tout le travail du romancier est alors de dégager de la confusion empirique la pureté des types et des essences ; la France et l'Allemagne « deviennent des substances aussi pures, aussi irréelles, des entités aussi abstraites que le tungstène ou le polonium ».

Forestier-Siegfried est prisonnier d'une identité allemande comme il est corseté dans un costume à la rigidité d'un uniforme. Le pseudo-Heine n'ironisait-il pas lui-même sur la tendance de l'Allemagne à se précipiter sur de « fausses missions », « parce qu'elles comportent un uniforme »<sup>2</sup> ? On sait que, dans *Les Somnambules (Die Schlafwandler)*, la crise des valeurs vécue par le Prussien Joachim von Pasenow trouve de même à se formuler dans une métaphysique de l'uniforme<sup>3</sup>, dernier refuge des valeurs prussiennes, dont la stabilité et la cohérence sont en cours de décomposition. Le Joachim d'Hermann Broch est une allusion transparente au valeureux cousin de Hans Castorp, Joachim Ziemsen, dont l'identité militaire est elle aussi signalée par le vêtement : « Vous avez l'uniforme qui est ajusté et net et comporte un col raide ; cela vous donne de la tenue. »<sup>4</sup> « Le col raide d'uniforme »<sup>5</sup> forme déjà pour le personnage personnage de Thomas Mann l'image d'une volonté dressée de toutes ses forces contre les « périls de la vie civile »<sup>6</sup>.

La continuité entre le Siegfried de Giraudoux, le Joachim Ziemsen de Mann et le Joachim von Pasenow de Broch fait cependant affleurer la diversité des perspectives : essentialiste chez Giraudoux, historique chez Broch (elle s'inscrit dans un propos plus général, à l'échelle européenne, sur la désagrégation des valeurs et la dislocation du monde ordonné), critique et analytique chez Thomas Mann, à travers le jeu de dédoublement entre les cousins Hans Castorp et Joachim Ziemsen, le civil et le militaire, dont le tandem reconstitue tendanciellement les deux pôles de la culture allemande.

Dans sa partition entre les sociétés traditionnelles (et holistes) et les sociétés modernes (et individualistes), Louis Dumont montre que l'Allemagne n'a cessé de se penser comme opérant une synthèse délicate et risquée entre la primauté de la communauté sur l'individu et le culte de l'intériorité, entre holisme et

---

<sup>1</sup>Claude-Edmonde Magny, *Précieux Giraudoux*, Seuil, 1945, pp. 34-36 pour les citations suivantes.

<sup>2</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 216.

<sup>3</sup>Hermann Broch, *Les Somnambules (Die Schlafwandler)*, trad. Pierre Flachet et A. Kohn, Gallimard, coll. Tel, 1990, pp. 24-26.

<sup>4</sup>MM, p. 438. ZB, p. 311 : « Ihr habt die Uniform, die ist knapp und proper und hat einen steifen Kragen, das gibt euch Bienséance. »

<sup>5</sup>MM, p. 557. ZB, p. 400 : « einen steifen Uniformkragen ».

<sup>6</sup>Hermann Broch, *op. cit.*, p. 66.

individualisme. Joachim est naturellement l'illustration la plus remarquable de la première tendance. Le mot d'ordre – et la justification suprême – du militaire est le *service* (*der Dienst*) dont l'idée obsède le jeune homme et motive son ardeur à guérir<sup>1</sup>. Érigé en absolu, le « service » implique en effet une abdication de la conscience individuelle et de la liberté bourgeoise au profit de l'État auquel se dévoue entièrement le soldat. Ce qui explique les réticences de Joachim à l'égard des aventures intellectuelles de son cousin : « Ce qui importe, ce n'est pas du tout quelles opinions l'on a, mais de savoir si on est un brave homme. Le mieux est de n'avoir pas d'opinions du tout et de faire son service. »<sup>2</sup> Si l'opinion individuelle est l'objet d'un tel anathème, c'est qu'elle est virtuellement facteur d'anarchie, quand toute l'existence doit être contenue dans une discipline rigide au service d'un ordre immuable et supérieur à l'individu. Pas plus que le personnage de Broch, celui de Mann ne pourrait dire « où finit son moi, où commence l'uniforme »<sup>3</sup> On croirait entendre ici ce que, dans *Siegfried et le Limousin*, le professeur Schmeck disait de la culture allemande : « C'est le principe de l'éducation allemande de spécialiser chaque Allemand, – chaque Allemand ne connaît que sa spécialité, pour le reste il s'en remet au gouvernement »<sup>4</sup>. Cette vision du monde correspond exactement à ce que Louis Dumont définit comme l'idéologie *holiste*, fondée sur une conception organiciste du social qui « valorise la totalité sociale et néglige ou subordonne l'individu humain »<sup>5</sup>. Ce dévouement à l'ordre collectif et national passe aussi, le cas échéant, par une justification de la guerre. Les positions pacifistes de Hans Castorp lui valent d'être vertement rappelé à l'ordre par son cousin : « Tu parles comme un civil. La guerre est nécessaire. Sans guerres le monde ne tarderait pas à pourrir »<sup>6</sup> – bellicisme « prussien » qui non seulement renvoie, à distance, au Thomas Mann des années précédentes mais rappelle les propos du prince Heinrich, chez Giraudoux, sur une Allemagne en état de guerre permanent.

Il va sans dire que la morale du non-engagement, de la suspension du jugement et de l'expérimentation, dont Hans Castorp se fait le parangon, est aux antipodes de l'austère discipline militaire de son cousin. Désertant ses obligations sociales pour le soin de son âme, se dérochant aux sollicitations de la plaine pour s'adonner aux

---

<sup>1</sup>MM, p. 221. ZB, p. 156.

<sup>2</sup>MM, p. 567. ZB, p. 408 : « es kommt überhaupt nicht drauf an, was für Meinungen einer hat, sondern darauf, ob einer ein rechter Kerl ist. Am besten ist, man hat gleich gar keine Meinung, sondern tut seinen Dienst ».

<sup>3</sup> Hermann Broch, *op. cit.*, p. 27.

<sup>4</sup>*Siegfried et le Limousin*, p. 155. cf. *Siegfried* : « S'il s'agit pour vous de servir, ô notre ami, revenez avec nous. On ne sert bien que l'Allemagne. C'est le seul pays au monde où les fonctions d'obéissance, de respect, de discipline aient encore la fougue de leur jeunesse. » (IV, 3, p. 376) Pour Troeltsch, « les Allemands ont dans le sang le dévouement à une chose, une idée, une institution, une entité superindividuelle » (cité par Louis Dumont, *op. cit.*, p. 60).

<sup>5</sup>Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme, une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Seuil, 1983, p. 273 sq.

<sup>6</sup>MM, p. 548. ZB, p. 393 : « Du sprichst wie ein Zivilist. Krieg ist notwendig. Ohne Krieg würde die Welt bald verlaufen, hat Moltke gesagt ». (Le comte Helmuth von Moltke – 1848-1916 – feld-maréchal prussien, fut le chef de l'état-major prussien en 1858, et le créateur de la stratégie prussienne ; il fit de l'armée allemande la première de son temps et a rédigé plusieurs traités d'histoire et de stratégie militaire.)

séductions de la montagne magique, le jeune homme évoque, à l'inverse de l'idéologie holiste de Joachim, le principe *individualiste*, fondé sur « l'être indépendant, autonome », « essentiellement non social », qui « néglige ou subordonne la totalité sociale »<sup>1</sup>. L'idéologie individualiste repose sur un principe égalitaire et non hiérarchique et exclut (au moins idéellement) que l'individu puisse être soumis à d'autres forces que lui-même, ses désirs ou sa volonté. Or, cette tendance à l'individualisme de la « vie intérieure » a ses sources, en Allemagne, dans la notion de *Bildung*, héritière du piétisme. Hans Castorp est ainsi porteur, à sa façon, de cette « conscience culturelle individualiste » soucieuse d'elle-même et de son éducation. L'aventure intérieure de Hans Castorp n'est que la poursuite de cette *éducation de soi-même* qui est au cœur de la *Bildung* allemande, à ceci près que cette formation le laisse finalement seul avec lui-même au lieu de le ramener, comme Wilhelm Meister, au principe de réalité et à la responsabilité sociale. Cette part séminale, mais apolitique et anhistorique, de l'âme allemande confine au solipsisme quand elle n'est pas contrebalancée par la dimension collective.

D'un côté donc, le culte militaire de l'État, de la hiérarchie et la négation de l'individu au profit de l'ordre collectif ; de l'autre, un rapport au monde ludique et expérimental, fondé sur un souci de soi poussé jusqu'à la négation des impératifs sociaux. On ne saurait apparemment pousser plus loin l'antithèse. Pourtant, les deux cousins sont l'un et l'autre pleinement allemands. L'étrangère Clawdia Chauchat résume, de façon quelque peu stylisée, le double caractère de la nation tel qu'il s'incarne dialectiquement dans les personnages des deux cousins. Ainsi, Joachim Ziemsen est défini en premier lieu comme « un jeune homme très étroit, très honnête, très allemand »<sup>2</sup> (on songe au stéréotype, évoqué par Giraudoux, du « petit Allemand, bon, naïf et fidèle »<sup>3</sup>) avant que Hans Castorp n'ait droit à la désignation suivante : « Poète!... Bourgeois, humaniste et poète, – voilà l'Allemand au complet, comme il faut ! »<sup>4</sup> (et l'on songe ici à Zelten – ou à « ce goût d'existences uniques et légendaires plaqué sur un sol bourgeois et poétique »<sup>5</sup>).

L'écart avec le roman de Giraudoux se signale ici avec netteté. Dans *Siegfried et le Limousin*, l'un des abcès de fixation de l'opposition franco-allemande est l'individualisme français ; alors que l'Allemagne est « un pays où l'âme ne fut jamais morcelée »<sup>6</sup>, la France est selon Zelten le pays le plus étranger aux logiques collectives : « Toutes les machines modernes à ensemercer ou à moissonner les peuples sont chez vous inutilisables. Jamais nation n'a eu moins de risque de disparaître que la tienne, avec ses quarante millions de lots étanches »<sup>7</sup>. C'est le

---

<sup>1</sup>Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme*.

<sup>2</sup>*MM*, p. 497. *ZB*, p. 354. En français dans le texte.

<sup>3</sup>*SL*, p. 50.

<sup>4</sup>*MM*, p. 500. *ZB*, p. 356. en français dans le texte.

<sup>5</sup>*SL*, p. 182.

<sup>6</sup>*SL*, p. 54.

<sup>7</sup>*Ibid.*, p. 54.

modèle de la « monade »<sup>1</sup> qui définit le mieux selon l'ami allemand le modèle français et ses paradoxes : celui d'un individualisme radical, mais aussi – conformément au système leibnizien – une mystérieuse harmonie préétablie qui fonde, en dépit de tout, un esprit national : « et il faut bien avouer qu'aucune [nation] jamais ne l'égalera en sagesse et en équilibre, puisque chacun de vous, atrocement isolé des autres, arrive d'instinct aux mêmes conclusions, qui sont l'amour de la paix, du bien-être, et d'une éternité mitigée. »<sup>2</sup>

Or l'axe d'opposition entre individu et collectivité qui départage France et Allemagne dans le roman de Giraudoux se déplace dans *Der Zauberberg* pour devenir une dialectique interne à la culture allemande. Ce qui pour Louis Dumont (commentant Ernst Troeltsch) apparaît comme une synthèse, comme la « formule idiosyncrasique de l'idéologie allemande (holisme de la communauté + individualisme du développement de soi) »<sup>3</sup>, est, dans *Der Zauberberg*, chimiquement chimiquement dissocié en deux personnages, reflets de la division interne d'une nation qui se définit par sa position médiane, – point critique au centre de tous les affrontements spirituels, philosophiques et politiques : « L'Allemagne, située entre l'Est et l'Ouest, est le pays du milieu. Cette situation immuable a pour conséquence un louvoiement constant. »<sup>4</sup>. Déjà affirmée avec force dans les *Considérations*, la position intermédiaire de l'Allemagne est en effet un des arrière-plans persistants du roman.

« *Le champ de bataille de l'Europe* »

Cette question occupe chez Giraudoux une place restreinte ; tout au plus apprend-on que « Zelden avait ce jour-là à commencer son livre sur l'Orient-Occident »<sup>5</sup> ; l'Allemagne y est certes décrite comme l'héritière des « empires orientaux »<sup>6</sup>, dans la mesure où elle associe le culte de la hiérarchie et les passions romantiques. Cependant les développements giralduciens s'inscrivent dans une série de morceaux de bravoure qui n'ont pas de fonction stratégique dans le roman. En revanche, l'impossibilité pour l'Allemagne de se sentir pleinement occidentale et la permanence d'un tropisme oriental sont une des sources principales de la crise de la conscience allemande dans l'œuvre de Thomas Mann. Settembrini formule en toute clarté cette position intermédiaire – et donc aussi précaire spirituellement que politiquement stratégique – de l'Allemagne : « Placé entre l'Est et l'Ouest, il devra choisir définitivement et en pleine conscience entre les deux sphères qui se disputent sa nature »<sup>7</sup>. Le jeune homme devient l'émissaire de sa nation<sup>1</sup> et le symbole de l'âme

<sup>1</sup>*Ibid.*, p. 54.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 54.

<sup>3</sup>Louis Dumont, *L'idéologie allemande*, pp. 35-36.

<sup>4</sup>Thomas Mann, *Questions et réponses*, p. 52.

<sup>5</sup>*SL*, p. 99.

<sup>6</sup>*Ibid.*, pp. 182-183.

<sup>7</sup>*MM*, p. 743. *ZB*, p. 545 : « Entscheidungen werden zu treffen sein, – Entscheidungen von unüberschätzbarer Tragweite für das Glück und die Zukunft Europas, und Ihrem Lande werden sie zufallen, in seiner Seele werden sie sich zu vollziehen haben. Zwischen Ost und West gestellt, wird es

l'âme allemande tiraillée entre des influences antagoniques. La concurrence entre Naphta et Settembrini correspond « aux efforts politiques des puissances antinomiques de l'Est et de l'Ouest pour accaparer... l'âme de l'Allemagne »<sup>2</sup>. Enjoint de faire un choix, il fait preuve d'un mutisme qui en dit long sur « la résistance de sa pensée »<sup>3</sup> aux professions de foi activistes de l'humaniste.

Ainsi, la situation géopolitique de l'Allemagne se répercute-t-elle en une lutte intérieure à chaque conscience allemande, qui devient, pour reprendre les termes mêmes de Thomas Mann dans les *Considérations*, le « champ de bataille de l'Europe » (*das Schlachtfeld Europas*), où les valeurs les plus contradictoires s'affrontent sans parvenir à la moindre synthèse :

Les contradictions spirituelles intimes de l'Allemagne sont à peine nationales, ce sont des contradictions presque purement européennes [...] Dans l'âme de l'Allemagne sont portées les contradictions de l'Europe, – « portées » en un sens maternel et guerrier. [...] Spirituellement l'Allemagne reste le champ de bataille de l'Europe. Et quand je dis « l'âme allemande », je n'entends pas seulement en gros l'âme de la nation, mais j'entends très précisément l'âme, la tête, le cœur de l'individu allemand.<sup>4</sup>

Division du principe allemand entre Hans Castorp et Joachim Ziemsen, redoublée par une division interne de Hans Castorp : l'âme de l'Allemagne dans l'œuvre de Thomas Mann n'en finit plus d'être déchirée. S'avise-t-on cependant de territorialiser, comme le tente Settembrini, ces zones de conflictualité pour assigner à chaque principe sa sphère géographique, que les contradictions s'accumulent. Le clivage qui passe entre Hans Castorp et son cousin est-il, comme l'humaniste semble le penser, entre le principe occidental de l'action – incarné par le valeureux soldat Joachim – et le principe oriental de l'oisiveté contemplative, qui séduirait Hans Castorp ? Pour Settembrini (qui va jusqu'à attribuer une origine asiatique à Luther !), le partage est clair : la sphère piétiste relève de l'Orient, celle de l'activité pratique, de l'Occident. L'élément protestant jouerait ainsi le rôle d'un frein à la dynamique de la civilisation, en ce qu'il privilégie le culte de l'intériorité sur l'engagement. De l'inclination de Hans Castorp pour l'Orientale Clawdia Chauchat, il semblerait permis de déduire que la pente « quiétiste » de l'âme allemande serait attentive aux

---

wählen müssen, wird es endgültig und mit Bewußtsein zwischen den beiden Sphären, die um sein Wesen werben, sich entscheiden müssen. »

<sup>1</sup>MM, p. 743. ZB, p. 545.

<sup>2</sup> Thomas Mann, *Questions et réponses*, p. 52.

<sup>3</sup>MM, p. 743. ZB, p. 545 : « eine gewisse Widerspenstigkeit » [une indocilité certaine].

<sup>4</sup>« Die inneren geistigen Gegensätze Deutschlands sind kaum nationale, es sind fast rein europäische Gegensätze [...] In Deutschlands Seele werden die geistige Gegensätze Europas ausgetragen, – im mütterlichen und im kämpferischen Sinne «ausgetragen». [...] Geistig ist Deutschland immer noch das Schlachtfeld Europas. Und wenn ich «die deutsche Seele» sage, so meine ich nicht nur im großen die Seele der Nation, sondern ich meine ganz im einzelnen die Seele, den Kopf, das Herz des deutschen Individuums. » (*Die Betrachtungen eines Unpolitischen*, p. 46, chapitre « der Zivilisationsliterat »). (Nous traduisons.)

voix venues de l'Est. Inversement le culte de l'énergie, du devoir et du service de la patrie chez Joachim serait à rapprocher d'un sens très occidental de l'action.

Il n'en est naturellement rien. Chacun des deux personnages est double, renvoie aussi bien aux catégories imaginaires de l'Occident qu'à celles de l'Orient. Ainsi, le holisme radical de Joachim le rapproche du religieux Naphta (figure du principe oriental selon l'humaniste) et, de façon générale, des communautés traditionnelles et hiérarchiques si opposées en leur fond à l'esprit égalitaire et démocratique des Lumières. C'est ce que tend à démontrer la comparaison entre l'état militaire et l'état ecclésiastique, sur la base de leur ascétisme commun et d'une soumission sans réserve à la hiérarchie<sup>1</sup>. Le culte du service est de nature proprement religieuse chez le cousin de Hans Castorp. Comme pour Joachim von Pasenow, le service de l'État par le soldat est un substitut séculier de l'absolu de la foi et l'uniforme militaire l'ersatz de la tenue sacerdotale<sup>2</sup>. Le clivage historique entre communautés traditionnelles et sociétés modernes se superpose ainsi à la partition géographique de Settembrini entre Orient mystique et Occident conquérant.

À l'inverse, s'il est incontestable que le sens allemand de la vie intérieure ne peut se confondre totalement avec l'individualisme « monadologique » et rationaliste de l'Europe occidentale – ne fût-ce qu'en vertu d'une coloration spirituelle beaucoup plus sensible –, la centralité de la subjectivité et du « souci de soi » rapproche le très civil Hans Castorp du modèle occidental (l'individualisme est, rappelle Louis Dumont, la « valeur cardinale des sociétés modernes »), – de même que son goût pour la spéculation intellectuelle est indissociable de l'esprit européen de libre examen. La Réforme, Settembrini lui-même doit bien le concéder, est inséparable de l'esprit de la Renaissance et de l'émancipation de la conscience individuelle.

Tradition et modernité, contemplation et action, principe oriental et principe occidental ne cessent ainsi d'échanger leurs rôles chez les deux cousins. La dissociation des deux aspects de l'identité allemande est peut-être autant un ressort psychologique que l'indice d'une impossible unification, la source d'un déséquilibre structurel au cœur de la culture nationale. Tous deux également porteurs de la germanité, l'homme intérieur comme le soldat prussien, l'individu isolé et l'*homo hierarchicus*, sont également sujets du sanatorium, représentants d'une crise de la culture allemande en laquelle se réfractent aporétiquement les symptômes de la « maladie européenne » (Odile Marcel) – double insuffisance d'un conservatisme crispé sur un ordre périmé et formel, et d'un individualisme radical incapable d'engendrer à lui seul des valeurs collectives. Entre ces deux pôles – ces deux « paroxysmes » de l'ordre impersonnel et du solipsisme de la vie intérieure – se creuse un vide essentiel, une lacune identitaire, qui n'est peut-être rien d'autre que la difficulté de l'Allemagne à se construire un véritable espace politique.

\*

Ici divergent résolument les perspectives de Jean Giraudoux et de Thomas Mann. Pour le premier la France et l'Allemagne sont les deux moitiés spirituelles de

---

<sup>1</sup>MM, p. 557. ZB, p. 400. cf. aussi MM, p. 717 ; ZB,, p. 525.

<sup>2</sup>H. Broch, *op. cit.*, p. 23.

l'Europe ; pour le second, l'Allemagne abrite en sa culture la totalité des tensions dont se nourrit l'Europe.

Pour Jean Giraudoux, il est clair que le salut ne peut venir que d'une solidarité retrouvée entre ces deux cultures ontologiquement distinctes. D'où l'intérêt frappant de l'écrivain pour les figures d'intercesseurs. Dès le roman de 1922, la question de la médiation franco-allemande vient, sinon annuler, sinon dédramatiser la rigidité des antinomies nationales. Au cœur même de la lettre de « Heine » sur la culture et la civilisation, les modalités énonciatives relativisent l'acuité de la polémique. Comment oublier que Heine, Allemand d'origine juive, francophile et européen, est tout autant un « passeur » qu'un « censeur », celui qui n'a cessé de présenter la culture allemande à la France, la culture française à l'Allemagne ? Figure exemplaire du médiateur, du bilinguisme, il s'insère parfaitement dans la logique giralducienne d'un dialogue éclairé entre les élites (les figures du très francophile prince Heinrich, et même de Zelten, en sont une autre illustration), qui suppose la possibilité d'un regard critique de l'Allemagne sur ses propres dérives. Mieux, l'artifice des fausses lettres permet de mettre en scène la confluence possible des deux cultures : les lettres autographes de Heine sont en effet recopiées *in extenso* par le narrateur, geste où se déchiffrent à la fois la réactualisation, la réappropriation et la coïncidence de l'esprit giralducien et des écrits satirico-poétiques d'un écrivain allemand.

L'épisode, du reste, peut se relire à la lumière d'une série de variations romanesques sur la question de la traduction : traduction-transposition inconsciente par l'amnésique Siegfried von Kleist des écrits dont il était lui-même l'auteur en français, avant la guerre, (ré)apprentissage du français par l'amnésique à la langue blessée, rôle d'interprète (malicieusement infidèle) de Jean entre l'Américain Grane et le général Ludendorff<sup>1</sup>... Le problème fondamental du roman de Giraudoux est bien la recherche d'une « interface » entre les cultures et les langues ; l'interrogation ne porte pas sur une douteuse (et même indésirable) unité mais sur la traductibilité d'un système dans l'autre, d'une identité par l'autre.

Forestier-Siegfried était appelé, on l'a vu, à jouer à son tour ce rôle de passeur ou d'intermédiaire ; faute d'avoir fait l'unité en lui-même, le personnage n'y parvient pas réellement dans le roman. À ce titre, la version théâtrale de 1928 propose une leçon autrement optimiste, en suggérant la possibilité d'une acculturation qui ne soit pas une déculturation. Forestier-Siegfried était celui qui prétendait « introduire la poésie en France, la raison en Allemagne »<sup>2</sup>. Après la découverte de son identité française, le personnage, plutôt que de se délester de sa dimension germanique, choisit de faire fructifier sa double identité :

Siegfried et Forestier vivront côte à côte. Je tâcherai de porter, honorablement, les deux noms et les deux sorts que m'a donnés le hasard. [...] Il serait excessif que dans une âme humaine, où cohabitent les vices et les vertus les plus contraires, seuls le mot «allemand» et le mot «français»

---

<sup>1</sup>SL, p. 166-170.

<sup>2</sup>Siegfried, I, 6, p. 303.

se refusent à composer. Je me refuse, moi, à creuser des tranchées à l'intérieur de moi-même.<sup>1</sup>

Alors qu'il s'agissait, dans le roman, de redonner son nom à Forestier, le dernier mot de la pièce, prononcé par Geneviève (« Siegfried, je t'aime »<sup>2</sup>) sonne comme la sereine acceptation d'une dualité intérieure. La réunification harmonieuse des deux moitiés de l'âme (ou de la « moustache »...) en un personnage bifrons, appelé à faire le pont entre les deux nations, est sans doute la figuration la plus aboutie de l'utopie humaniste (ou du « mythe personnel »<sup>3</sup>) d'un écrivain diplomate et platonicien<sup>4</sup>.

Chez Thomas Mann en revanche, les déchirements intérieurs de l'âme allemande ne sauraient trouver de véritable apaisement, de même que semble s'évanouir, dans les années qui suivent *Der Zauberberg*, l'hypothétique « synthèse supérieure » en laquelle l'écrivain semble avoir longtemps vu la mission de son pays. Il apparaît bientôt nécessaire de rompre aussi bien avec l'indécision relativiste de Hans Castorp qu'avec l'espoir d'une « troisième voie » spécifiquement allemande : la confiscation croissante du nationalisme par le nazisme conduira Thomas Mann, presque contre lui-même, à prendre définitivement ses distances avec le germanisme. Le national-socialisme n'est-il pas à la fois le sinistre destin et la combinaison redoutable du militarisme prussien (le brave Joachim) et du vitalisme irrationaliste (le sympathique Peepkorn) ? Surprenants échos : le charismatique Hollandais de *Der Zauberberg*, ennemi de tout intellectualisme, apôtre du sensible, annonce paradoxalement l'inquiétant hypnotiseur (et autre *Zauberer*) de la nouvelle de 1929 (*Mario und der Zauberer*) – où transparait une parabole sur le fascisme. Dans la tétralogie de *Joseph und seine Brüder* comme dans le *Doktor Faustus* Thomas Mann opère l'archéologie et la déconstruction des mythes d'origine de l'Allemagne. Revanche *post mortem* de Settembrini : il s'agit bien, désormais, de choisir son camp et de défendre l'Allemagne contre ses propres périls en la faisant résolument pencher à l'Ouest. Celui qui craignait par-dessus tout en 1914 la « dégermanisation » de sa nation choisit bientôt, devant le péril nouveau d'une Europe allemande, le combat pour l'eupéanisation de l'Allemagne.

Certes, il est plus que hasardeux d'évaluer la contribution d'un roman à une évolution politique ; nul doute que l'engagement européen de Thomas Mann se serait affirmé, avec ou sans *La Montagne magique*, sous la pression de l'Histoire. Il n'est pas interdit de penser, cependant, que l'esthétique romanesque de Thomas Mann – cette ironie qui lui impose de s'ouvrir à la multiplicité contradictoire du réel et de ses représentations – aura peut-être été, en profondeur, une initiation à l'éthique démocratique de la discussion, qui suppose par principe la mise à distance de tous les mythes collectifs. À l'exacte intersection entre l'exaltation patriotique et le

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, IV, 3, p. 379-380.

<sup>2</sup>*Ibid.*, IV, 5, p. 389.

<sup>3</sup>René Marill Albères, *Esthétique et morale chez Jean Giraudoux*, Nizet, 1957.

<sup>4</sup>La rédaction primitive du dénouement de la pièce, publiée sous le titre *Fin de Siegfried*, propose une version beaucoup plus pessimiste : le personnage qui ne peut plus être ni allemand, ni français, ne trouve de libération que dans le sacrifice.

*Les désarrois de l'identité allemande (Mann, Giraudoux) (1998)*

tournant républicain, entre les luttes nationalistes et la conversion européenne, l'écriture « ironique » de *Der Zauberberg* apparaît rétrospectivement comme la première exploration critique de cet « abîme sans fond »<sup>1</sup> qu'est la germanité.

---

<sup>1</sup>« Der Begriff «deutsch» ist ein Abgrund, bodenlos » (*Die Betrachtungen eines Unpolitischen*, p. 47, chapitre « Der Zivilisationsliterat »).